

[

**ENTRETIEN**

]



# Charles Dantzig



© Bastien Lé / Les Lettres et les Arts

Par  
Vincent Gogibu

Ce pourrait être une invitation au voyage dépouillée de tout exotisme, cette « notion mesquine et peureuse qui réduit l'autre à un pittoresque ».

Ces « visites d'idées » formulées en 1995 (*Il n'y a pas d'Indochine*), Charles Dantzig les a relues et y a ajouté quelques brèves notes ainsi qu'une préface inédite. Tout Dantzig est là. Déjà. Le sens aigu de l'observation, le verbe corrosif, le don de la formule et de l'aphorisme, le maniaque capricieux épris de listes, l'insatiable lecteur et l'érudit virevoltant. Pour une œuvre de jeunesse, voilà qui était prometteur.

Il n'est pas un écrivain voyageur, juste un écrivain qui voyage et se plaît à vivre ailleurs comme il l'entend. C'est-à-dire loin des clichés. Il nous en préserve par son style irrévérencieux, ses idées savoureuses et acidulées. Au fond, pourquoi voyage-t-on ? « On part en espérant aller voir autre chose, et c'est toujours soi qu'on trouve hélas. »

Nous l'avons rencontré non loin de son bureau des éditions Grasset, où il est éditeur.



## Dernières parutions de Charles Dantzig :

*Pourquoi lire ?*,

Grasset, 249 pages, 19€

*Il n'y a pas d'Indochine*,

Grasset, 388 pages, 20€

*New York, noir*,

Librairie Claude Blaizot, 44 pages, 500€

(tirage limité à 60 ex. numérotés et signés par l'auteur et l'éditeur sur papier noir à la forme et à copeaux pour la couverture, 10 ex. hors commerce)

# Entretien avec Charles Dantzig

Propos recueillis  
par Vincent Gogibu

Les Lettres & les Arts : *Lecteur, homme de lettres, romancier, poète, essayiste, éditeur, homme de radio : serait-ce la panoplie idéale de l'écrivain du XXI<sup>e</sup> siècle ? Comment vous définissez-vous ?*

**Charles Dantzig :** Si on veut donner une définition de moi, tout ce que vous venez de dire peut être résumé par le mot « écrivain ». Je dois positivement tout à mes livres ; ils ont attiré tout ce que vous avez évoqué. J'ai d'abord publié des livres. Personne ne savait qui j'étais, je suis arrivé à Paris sans connaître personne dans l'édition. C'est grâce à ces livres que je suis devenu éditeur, dans un premier temps aux Belles Lettres, qui m'avaient d'abord publié, puis chez Grasset. Même chose pour le feuilleton du *Magazine littéraire* que je tiens tous les mois, évidemment une conséquence de mes livres, et mon émission de radio sur France culture, *Secret professionnel*. Olivier Poivre-d'Arvor m'a dit : « J'aime tes livres. Je veux un écrivain qui fasse une émission de radio ». Je suis le fils de mes livres.

Il n'y a pas d'Indochine *est une invitation à des visites d'idées que vous associez avec une érudition jamais pesante et une pincée de désinvolture. N'est-ce pas une forme de dissociation d'idées ?*

Un écrivain que j'estime beaucoup, Remy de Gourmont, nous a appris cela, suivi par Paul Valéry. Dissociation d'idées, cela veut dire empêcher l'enchaînement des idées. Dans enchaînement, il y a enchaînement ; c'est très simple. Il faut se méfier des rapports de pensée mécaniques. J'ai appris dans Gourmont, qui l'avait appris

[

**dans d'autres – nous sommes tous de ce point de vue là, aussi différents soyons-nous, des descendants de Voltaire – ce mode de raisonnement contre la coutume. J'ajoute qu'il est indispensable de ne pas se laisser enfermer dans les catégories de pensée des autres. Il faut créer ses propres catégories de pensée, et cela commence par le vocabulaire. Chaque écrivain doit choisir le sien ; c'est à partir de là que se produit la séparation de la pensée commune.**

*D'où tenez-vous votre goût de la contradiction, de la controverse, de l'impertinence et des comparaisons insolites ?*

De la controverse, je n'en suis pas sûr. Je dis les choses que j'ai pensées, il se trouve que cela provoque parfois des querelles. La contradiction est le fondement même de la vie. Je crois que toute chose qui n'est pas contredite meurt. Elle devient une statue et une statue est morte, figée dans une forme. J'aime la contradiction, l'apporter aux autres, mais pas en tant qu'ils sont des autres, ce que la plupart ne comprennent pas ; quand on les contredit, ils le prennent pour eux-mêmes. La contradiction, c'est du retournement d'idées. Une idée est une balle qui se passe dans une conversation et on essaie de faire quelque chose à partir de ça, en évitant qu'elle soit perpétuellement vue et renvoyée du même côté. Il s'agit d'une danse où l'on fait tourner la balle dans tous les sens pour vérifier toutes ses possibilités de sens, précisément, et l'élever le plus haut possible. C'est produire une pensée en ne tenant pas pour acquis ce qui nous avait été dit. La contradiction, je l'aime aussi pour moi-même. J'aime beaucoup être contredit.



© Bastien Lè / Les Lettres et les Arts

*Vous écrivez : « La littérature est le supermarché du périmé toujours frais » et « lire, ce n'est pas bien ». Doit-on penser que la littérature, comme la lecture, sont inutiles mais qu'il est inconcevable de s'en passer ?*

**La littérature et la lecture sont absolument inutiles et profondément indispensables. L'humanité se passe d'elles à 90, ou à 95%. En même temps, la littérature a réussi à faire croire à une majorité qu'elle est capitale. C'est une singularité de la France et un événement tout à fait extraordinaire ; la littérature française a réussi à en persuader la France et bien d'autres pays. La très grande majorité des peuples se désintéresse de la littérature. La plupart d'entre eux ont néanmoins dans l'esprit qu'elle est importante et que l'on ne peut pas en dire du mal. La littérature, héroïsation de l'écrit d'imagination, s'est même imposée à des gens qui auraient eu tendance à la considérer comme étant à leur service, ou au service de la distraction des peuples, ou pire encore, de leur moralisation : les hommes politiques. Dans un discours d'octobre 1940, Churchill fait une énumération des dangers du nazisme : « Ce que risque la France c'est l'anéantissement. Seront détruites son armée, son aviation, son droit, son langage, ses institutions, sa littérature. » Il emploie le mot « littérature ». Les nazis sont en train de déferler sur l'Europe, ils bombardent, ils tuent, le monde est en danger, et Churchill n'oublie pas la littérature. Cela dit l'importance qu'elle avait pour un homme comme lui, et qu'elle a réellement. La mort de la littérature d'un pays est plus grave que la mort de son industrie. Le Portugal est un petit pays diminué de dix millions d'habitants, et il**

**a une importance spirituelle bien plus considérable que tant d'autres pays super-riches de 10 millions d'habitants, parce qu'il a une grande littérature. Quand je dis que la littérature française a réussi à persuader les Français de son importance, ce n'est pas une usurpation.**

*Votre goût pour les listes vient-il d'une angoisse, du désir de combler un manque « dont l'unique soin [serait] d'approfondir / Le secret douloureux qui [vous] faisait languir » ?*

**Vous citez là un des premiers poèmes que j'ai sus dans mon enfance. Je pense que cela procède du sentiment que tout va mourir et qu'il faut tromper la mort en organisant les choses comme si elle était déjà passée par là, et lui faire oublier de s'arrêter sur nos œuvres. Je lis beaucoup de littérature antique ; or, cette littérature nous parvient souvent par fragments. On pourrait dire que ces écrivains étaient tellement géniaux qu'ils avaient organisé des disparitions. La liste est donc une forme fragmentaire destinée à faire croire à la mort qu'elle est déjà passée : « Va, va, tu peux poursuivre, c'est déjà rongé, aucun intérêt, porte ton envie et ta jalousie ailleurs. » Je crois que la littérature est un cri de protestation envers la mort. Mes livres sont mes pierres tombales. Factices : si on les ouvre, il n'y a que de la vie.**

*S'il ne fallait conserver de votre livre Pourquoi lire? qu'une seule raison, ce pourrait être, par exemple, celle de lire contre la morale et pour une forme d'associabilité, une sorte d'élitisme séditieux pour tout le monde – bref : un appel à l'insurrection ?*

Je ne sais pas si je reprendrais le mot d'insurrection, car l'idée de révolution est très éloignée de moi, je me méfie de tout ce qui ouvre la porte à la brutalité déchaînée. Quant à l'élitisme, j'y suis tout à fait favorable. Je me fais attaquer pour cela. Quand la porcherie vous attaque pour certaines choses, c'est qu'elles sont belles et bonnes. À la télévision on monte à l'assaut contre moi en disant : « Vous êtes un élitiste, vous parlez d'écrivains rares, etc. » Le monde est si vulgaire que le mot « élitiste » est devenu une injure. Tout le monde devrait vouloir faire partie d'une élite intellectuelle, dans le sens où cela signifie qu'on s'est élevé au-dessus de soi-même. Cela n'empêche pas d'être égalitaire et de considérer toute personne comme susceptible d'y accéder. Tout le monde peut accéder à l'élite par la littérature, qui est là, pour tous, avec son vocabulaire démotique, ne requérant aucun diplôme, aucun droit d'entrée, aucun parrainage. La littérature est un élitisme pour tous. « Élitisme » est un mot de ressentiment utilisé par des gens qui n'ont pas obtenu ce qu'ils voulaient. Si par hasard il y avait besoin d'une raison pour lire, je dirais ceci : la lecture fait de nous un château.

*Croyez-vous à la fin des genres littéraires ?*

Je ne crois pas à la fin des genres littéraires car je ne crois pas à leur début. Les genres littéraires n'existent pas. Ou, si vous voulez, je crois qu'ils existent dans la qualité moyenne mais, dans la qualité supérieure, ils disparaissent. Dans la littérature moyenne, il existe des choses qui s'appellent « comédie », « roman », suivent des modèles narratifs, et sont remplacées à la génération suivante par des livres du même type écrits par d'autres auteurs. Dès que la littérature devient bonne et très bonne, les « genres » n'existent plus. On peut continuer à employer ces appellations pour la commodité du raisonnement, disant qu'il y a des écrits qu'on appellera « roman » parce qu'ils sont les aventures fictives de personnages inventés, quelque chose d'assez souple, comme ça. Mais, d'une part, y a-t-il besoin de commodités du raisonnement ? D'autre part, qui peut décider que les livres de Logan Pearsall Smith, ces sortes de récits brefs, imaginés et plus ou moins successifs, ne sont pas un roman ? On ne sait pas bien et ça n'a pas d'importance. Il m'est égal de savoir quel « genre » cela peut avoir. Les genres sont des manières un peu puériles de se rassurer. Prenons la tragédie. « Tragédie », comme tout mot, est une définition, et une définition est une simplification à outrance dont on constate la quasi-fausseté dès qu'on s'approche. Le mot « tragédie » évoque de grands falbalas avec larmes et meurtres, impliquant plutôt un roi, avec un fort soupçon d'inceste. Pour autant qu'on puisse le savoir, les tragédies antiques étaient des sortes de comédies musicales avec des parties dansées, que nous avons perdues et dont nous ne savons rien ; des parties chantées dont nous ne connaissons pas davantage la

musique ; et la plupart finissaient bien, puisque les fameuses trilogies soumises à concours se poursuivaient par un drame satyrique. Nous jugeons ces pièces à partir d'une réduction de ce qu'elles étaient en inventant une tragédie qui n'a pas existé ; ce qui est intéressant pour ce que cela révèle de nous-mêmes et permet d'ailleurs de rafraîchir les points de vue. Certains auteurs sont tellement géniaux qu'ils réussissent à porter un mode d'expression à un point d'incandescence et semblent l'y figer. En France, avec son génie (et notre snobisme), Racine a arrêté le mouvement de la tragédie comme un objet de cristal. Et à partir du moment où c'était cristallisé, c'était mort. Porter à la perfection un certain mode d'expression c'est cela : créer un genre, dont aussitôt il n'y a plus rien à faire.

*Mais alors, bien que les genres n'existent pas (roman, théâtre, poésie), est-ce que la littérature n'est pas en train de prendre ce virage du reniement des genres au profit de « choses vues » pour reprendre un titre de Hugo ?*

Si le roman tel que nous le connaissons depuis 1830 meurt et disparaît, c'est le mouvement même de la vie. La tragédie est morte, la littérature pas. Ce sont des formes qui meurent. On peut dire que le roman XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> – en simplifiant grandement, parce que là-dedans il y a Proust, Joyce, Italo Svevo – est devenu un pyjama trop porté, trop froissé, malodorant. On l'a trop utilisé, jetons-le enfin ! Moi-même j'ai écrit un livre dont je ne pourrais dire le genre, l'*Encyclopédie capricieuse du tout et du rien*, huit cents pages de listes. Des lecteurs me disent : « C'est un essai. » S'ils le veulent. D'autres : « C'est un poème. » S'ils le veulent. D'autres : « C'est un roman, le premier roman sans personnage. » S'ils le veulent. J'aurais tendance à dire que ce sont mes mémoires à un moment donné de ma vie, mais il est vrai que je pourrais aussi dire cela de mes romans ; ce qui tendrait à confirmer que l'*Encyclopédie capricieuse* est une forme de roman. Mais qu'est-ce qui compte ? Que le livre soit appelé « roman » ou « poème », ou qu'il soit bon ? (Et, si possible, qu'il crée sa propre forme ?) Qu'est-ce qui compte ? Qu'un homme soit danois, ou qu'il soit humain ? Qu'est-ce qui compte ? Qu'un vêtement ait une étiquette de telle marque, ou qu'il nous aille bien ? Où l'on retrouve les genres créés pour la commodité de l'esprit. Ils le sont également pour la paresse de l'enseignement. Je parle de ces professeurs qui font carrière sans une seule idée en disant : « Cette année, nous allons étudier le genre romanesque au XX<sup>e</sup> siècle. » Et ils passent non seulement une année, mais dix, mais trente, mais toute une vie à délivrer un enseignement sur une chose qui n'existe pas. Et puis l'imposture éditoriale qui consiste à appeler « romans » des livres qui ne comportent pas un ligne de fiction (voilà tout ce qu'on peut dire du roman, qu'il est fictif) – des mémoires par exemple – dans l'espoir de les

faire vendre. On invente des genres pour des raisons très accessoires à la littérature.

*Votre écriture possède un rythme bien perceptible. À telle enseigne que vos textes semblent être écrits pour être lus à haute voix.*

Il m'arrive d'écrire pour la radio [ndlr : *Secret professionnel* sur France culture], et il existe une très profonde différence entre écrire pour être lu et écrire pour être écouté. Que mes livres produisent cet effet, je ne le conteste pas, puisque vous l'éprouvez ; mais je ne les écris pas pour cela. Je pense même qu'il y a dans ma façon d'écrire une tournure elliptique qui fait que si on les disait, ils seraient compliqués à comprendre, car l'ellipse va très vite et l'oreille est moins preste que l'œil. Les sons se succèdent et elle ne peut les interrompre ; il est donc très difficile



© Bastien Lévesque / Les Lettres et les Arts

d'être allusif pour l'oreille. L'œil peut le faire, l'interruption possible de la lecture lui permettant d'apprécier des choses très fines, très discrètes, très compliquées. L'œil a meilleur goût que l'oreille. J'écris si peu pour être lu à voix haute que j'écris pour le silence. La lecture n'est pas séparée du recueillement, sans doute parce que la littérature est un produit de la solitude. Une solitude crée, une solitude lit. Il s'ensuit les plus grands enchantements du monde. Le rythme est très important. Je l'ai dit dans *À propos des chefs-d'œuvre* : la littérature est une danse. Ce n'est pas pour rien que je lis les Grecs. Je vous parlais des tragiques, mais aussi des bucoliques, comme Théocrite, qui portaient une attention extrême, comme tous les bons écrivains du reste, au rythme. Ma pensée a son rythme et j'essaie de l'imprimer à mon écriture. Je dois aussitôt préciser que ma pensée a été modifiée par mon écriture. En supprimant les raisonnements intermédiaires dans mes phrases, je les ai non seulement supprimés dans ma tête (cette fâcheuse manie de l'enchaînement des idées que l'on nous inculque dès l'enfance), mais je me suis mis plus spontanément à penser par images. Par la suite le cerveau a aidé la main : se

passant des comparaisons, il lui a appris à aller directement à la métaphore. J'essaie aussi de varier les rythmes car rien ne me semble plus plat ou plus insistant que les livres écrits sur un même rythme (je ne parle pas de nouvelles ou de poèmes, dont l'objet même peut être de révéler quelque chose par un rythme unique). En écrivant, je pense à la fois à l'œil, à l'oreille et au cerveau – je n'y « pense » pas, c'est un mouvement spontané. Le cerveau, ce sont les idées qu'en tant qu'écrivain de littérature j'exprime de façon imagée. Grande différence avec la philosophie qui n'emploie pas l'image et pense qu'elle est méprisante et archaïque. Elle est tout à fait archaïque mais pas méprisante du tout ; on va beaucoup plus vite avec une image qu'avec un raisonnement *enchaîné*, détarrant des idées intermédiaires et laborieuses de trente lignes. Une image remplace trente lignes. Voilà pour la partie cerveau. Je « pense » ensuite à l'oreille : lorsque j'écris de la poésie, j'y suis particulièrement attentif. Même dans mes livres de prose, je prends soin à ce que deux phrases d'affilée ne se terminent pas par une féminine, par exemple. Et si je laisse deux féminines, c'est en connaissance de cause. Je fais attention à ce qu'il n'y ait pas de rimes intérieures. Pour la partie oculaire, elle joue dans les poèmes, car tout poème, même régulier, est une mise en page. Plus généralement, l'œil répond aux images, ces compressions de raisonnement. Le travail de l'écrivain conscient est là : essayer de trouver ses propres métaphores et, au-delà, son propre vocabulaire. Je crois n'avoir jamais écrit, et j'espère que je me garderai toujours de le faire, une expression aussi simple que « bleu ciel ». Qu'est-ce que c'est, « bleu ciel » ? Quel est ce bleu et de quel ciel ? Tous les cieux sont-ils du même bleu ? C'est dans ces détails essentiels que la réflexion d'un écrivain se fait. À moi de trouver un qualificatif inédit pour qualifier ce ciel. À la rigueur « bleu ciel » peut évoquer un bleu commun à certains Français du Nord, qui voient le ciel d'un pays tempéré d'une nuance de *myosotis*... Mais pour un Sud-Africain ? Une certaine généralisation de la pensée peut se faire au-delà des langues et des nationalités, par un emploi des mots judicieux. En tout cas, c'est ce que je cherche, par la musique, la peinture et la réflexion à la fois.

*C'est l'art total !*

La littérature est l'art supérieur.

*Quel regard portez-vous sur la littérature contemporaine en France ?*

J'ai publié il y a deux ans dans *Le Monde* une tribune intitulée « Du populisme en littérature » (*Le Monde*, 18 mars 2012), qui a provoqué une grande controverse comme vous le savez. Hélas, les temps qui passent me donnent chaque jour davantage raison. On assiste à un envahissement de

la fiction par le sujet. Chose excessivement dangereuse, dans la mesure où elle conduit à penser que la littérature est une résolution des problèmes de la société. Ce faisant, on lui demande des choses qu'elle n'est pas faite pour donner. Ah, ces romans « contemporains » et leur ignoble réalisme ! Il est une paresse, une illusion et une tromperie esthétiques, n'est-ce pas ? S'il se contentait d'être ce qu'il est, une tentative appliquée et méticuleuse de montrer un certain genre de choses (généralement basses, il a une passion pour ça), mais non, il prétend être la totalité de la littérature. Il s'appuie sur une ignorance qui a des allures de savoir. Les forcenés du réalisme ne font que répéter le catalogue des romanciers XIX<sup>e</sup> qu'ils ont vaguement appris au lycée, n'ayant même pas conscience que cela élimine les deux tiers de la littérature. Ce réalisme totalitaire est increvable, changeant de ton à chaque génération. Il se camoufle aujourd'hui sous l'ironie ou la dérision – Martin Amis en Angleterre, Houellebecq en France. Perpétuation de la petite littérature naturaliste et morose de 1890, cette médiocrité qui déteste le brillant, l'intelligence, la légèreté dans ce qu'elle a de gracieux, et éjecte toute possibilité de caché, de sous-entendu, de dansant. D'autre part, et c'est là que j'y situe le populisme, ces livres, croyant se mettre au service de l'explication d'un fait social, finissent toujours par barboter dans la complaisance (criminalisme, dolorisme et autres enfants du dostoïevskisme que j'oublierais), au prétexte hypocrite de montrer le « réel », qui n'est jamais que la passion, légitime au demeurant, de l'auteur. Je me fais attaquer quand je dis des choses pareilles, je suis un « élitiste », je suis un « formaliste », je suis un « dandy ». Ces mots qui devraient désigner les choses les plus délicates de la terre sont des injures pour l'esprit petit-bourgeois et plébéien qui s'est remis à aboyer. Laisser croire que la littérature est ou bien au service de quelque chose, ou bien un instrument de combat contre quelque chose la rend circonstancielle et serve. L'habitude de penser qu'elle sert peut conduire à lui imposer de servir.

*Un écrivain engagé, c'est donc un oxymore selon vous ?*

À côté de son travail de forme (un récit qui se passe durant un trajet d'avion et à l'intérieur de cet avion), mon roman *Dans un avion pour Caracas* pourrait être qualifié de « roman politique ». Mes personnages y disent des choses très nettes contre le populisme et pour la démocratie. La politique n'est pas interdite à l'écrivain s'il l'incorpore à sa matière en la travaillant, comme l'amour ou toute autre chose. Il peut aussi prendre des positions publiques sur des choses graves dans la société, et il peut le faire grâce à l'influence que lui a donnée la littérature. Plutôt que de donner mon nom à des listes de soutien de candidats à une élection, je préfère prendre nettement la parole, aussi rarement que ce soit et d'ailleurs parce que c'est rare.

Je l'ai fait l'an dernier dans une autre tribune du *Monde* (« Mariage gay : non à la collusion de la haine », *Le Monde*, 17 novembre 2012), estimant qu'un degré d'indécence avait été dépassé à propos du mariage gay, et bien au-delà, de l'homosexualité. Et là encore, la suite ne m'a que trop donné raison.

*Vous venez de publier un inédit sur New York, à très petit nombre.*

*New York, noir* [ndlr : librairie Claude Blaizot] part d'une grande panne d'électricité qui a eu lieu à New York en 2003. La ville s'est complètement arrêtée pendant deux jours, devenant un pays de piétons silencieux et civique. Certaines choses ont l'air d'aller de soi et on ne les décrit jamais. Dans *Il n'y a pas d'Indochine*, j'ai montré en détail la parade sur Broadway pour Nelson Mandela. Une parade sur Broadway, on croit savoir ce que c'est, mais on n'en voit jamais que dix secondes à la télévision, quinze secondes dans un film ou une case dans *Tintin en Amérique*. Or ça dure plusieurs heures, avec une signification rituelle. De la même façon, j'ai voulu montrer ce qui se passe quand une très grande ville d'un très grand pays s'interrompt tout d'un coup. Et de là, dans ce bref essai, une trentaine de pages, une réflexion sur les capitales, sur les villes par rapport à la campagne. Tout ce qui est bien, à commencer par la littérature, est un phénomène urbain. Ce n'est pas pour rien qu'« urbanité », ce vieux mot français démodé, désignait une qualité de comportement.

*Il vous reste une heure à vivre : que faites-vous ?*

En une heure, on a le temps de faire beaucoup de choses, comme la flèche de Zénon d'Élée. Sachant qu'à la fin de cette heure il y aura la mort, seconde après seconde, elle peut devenir longue comme l'éternité. J'hésite entre trois choses. Je crois que je resterais assez illusionné ou consciencieux pour écrire, en me disant : « Offrons une dernière pensée immortelle au monde ! » Deuxièmement, je me demande si la deuxième option ne serait pas de me masturber. Il y a une réaction de compensation vitale dans ces moments-là. Quand il y a de la mort, il faut de la vie. Au moment de la panne à New York, le troisième jour, quand l'électricité a commencé à se rétablir, sur une promenade le long de l'Hudson, tout le monde était dehors, des milliers de personnes, j'ai vu un couple faire l'amour en public. Il n'y avait rien de choquant. C'était la vie qui reprenait sa place en remuant contre la mort figée. Si je ne suis pas seul, je ferais l'amour, si je suis seul je me masturberais. Et pour finir et troisièmement, je prendrais un livre et je mourrais en lisant.

]